

# Annales

<http://Trempepet.uqam.ca>

**30 avril 2001** *Dictionnaire Le Robert (édition de 2050).*

**TALIBANISATION** [talibanizasjö] n. f. (1999) Action de talibanniser. Son résultat.

**TALIBANNISER** [talibanizé] v. tr. (Talibaniser) – Rendre la vie inhumaine, surtout aux femmes. *Le gouvernement Bush III talibannisa la majorité hispanophone en 2020.* – ♦ *Rel.* Obliger à lire le Coran trois fois par jour après avoir brutalisé une femme (généralement la sienne). – ♦ *Psy.* Inculquer à quelqu'un un sentiment de dépendance extrême. *Il talibannisa sa femme et ses parents. Talibanniser en catimini.* – ♦ *Arg.* v. intr. Éjaculer sans érection. *Elle ne s'attendait pas à ce qu'il talibannisât si vite.* – *Prov.* *Qui talibannise, la mort vise.* ♦ *Étym.* : XX<sup>e</sup>; du mouvement religieux taliban au pouvoir en Afghanistan à la fin du XX<sup>e</sup>. ♦ *Syn.* : écraser ; humilier ; tuer ; diminuer. ♦ *ANT.* : aimer ; considérer ; bander comme un rat. ♦ *Dér.* : Talibanisation. Talimerde. ♦ *Cit.* : 1° « *Qui aurait pensé qu'il talibanniserait avec un tel enthousiasme un des États les plus modernes de la planète !* » (H. Woodrot, *Politique et religion*). 2° « *Après avoir talibannisé il se sentait si lourd qu'il aurait pu écraser un enfant sans le moindre remords.* » (H. Al-el-al, *De la vérité et de la mort*). 3° « *Depuis des années il attendait que Madeleine ose sortir sans sa permission pour lui crier à la figure qu'elle avait été moins talibannisée qu'elle ne le laissait entendre à son fils.* » (V. Dassosa, *Un fils n'est pas tout*). 4° « *Elle appuya ses lèvres sur ce ver sans vie qui talibanisa sans se lever.* » (A. Demonc, *De la rigidité*).

**TALIMERDE** [talimeRde] n. m. – 1° Matière fécale humaine noire à l'odeur infecte (produite surtout par les intestins religieux et par les cerveaux vides). – 2° Homme mesquin et hargneux (se dit rarement des femmes).

**21 mai 2001.** *Facile.* La fête de la reine, c'est fini. C'est toujours la fête des dollars, désormais.

**22 mai 2001.** *De la supériorité des humains.* Dans le milieu que je fréquente, *supériorité* est un de ces mots qu'il faut utiliser seulement quand on a envie de se bagarrer. Si on veut rester dans les limites de la civilité courante, il faut troquer toute comparaison avec « égalité dans la diversité » sans, bien sûr, trop fouiller la diversité. La supériorité fait peur, et la peur se protège avec des lieux communs<sup>1</sup> sur le racisme, le sexisme et, depuis quelques temps, sur le spécisme. Je n'ai pas beaucoup de certitudes dans la vie, mais je suis sûr de ne pas être raciste (même si je crois que les *Noirs* sont supérieurs aux *Blancs* dans presque tout ce qui touche à l'art de vivre) et de ne pas être sexiste (bien que je crie sur tous les toits que les femmes sont plus sensibles, plus intelligentes, etc. que les hommes), par contre je n'ai pas honte de m'afficher comme spéciste. Je suis incapable d'accepter que les humains et les autres animaux — chiens, fourmis, crevettes, jars, marsupilamis, hyènes... — soient « égaux dans la diversité ». Montrer que la femelle *sapiens sapiens* est supérieure aux femelles des espèces sans paroles et que le mâle de ladite femelle est supérieur aux mâles des autres animaux est si facile que je n'ai pas encore

---

<sup>1</sup> En effet ce n'est pas tellement la supériorité qui fait peur mais son alter ego : l'infériorité.

compris comment il se fait que même les résistances des plus bornés des animalistes, ceux qui ont chloroformé leurs cerveaux dans des jars pour ne pas penser mieux que des oies, n'aient pas été brisées. Et pourtant, pour ne pas défavoriser les animaux dès le départ, je ne vais pas chercher cette supériorité dans la parole ou la conscience, mais je la cherche sur le terrain que nous partageons sans l'ombre d'un doute : celui du corps et du rapport au plaisir. Voilà donc ma démonstration irrécusable : *la femme est le seul mammifère qui non seulement n'a pas besoin d'être en rut pour chercher le plaisir, mais qui recherche le plaisir avec le plus d'insistance quand elle ne peut pas être fécondée (je parle des femmes qu'on n'a pas excisées, ni physiquement ni psychiquement) et l'homme est le seul animal qui a son plus grand plaisir quand il donne du plaisir à la femelle (je parle des hommes qui ne sont pas bêtes)*. Plus que suffisant, n'est-ce pas ? Non ? Soyez moins bêtes, je vous en prie.

**23 mai 2001.** *Cinq points de repère.*

*Trois ans.* « Tu verras, il sera content. » et puis se baissant vers moi « N'est-ce pas que tu aimes être ici ? Regarde tous les nouveaux amis. Va jouer. Souris. » Je ne pouvais pas sourire. L'humide odeur de la soupe me donnait envie de vomir. Non, je ne voulais pas rester. Je ne voulais pas de nouveaux amis. Et puis, cette vieille femme noire, plus noire que grand-maman, ne parlait pas comme nous. Elle parlait difficile, comme le prêtre et le docteur. Je me serrai contre une jambe de ma mère. Je commençai à gémir. La femme noire posa ses serres sur mes épaules : « Va jouer dans le salon ! Ta maman reviendra cet après-midi. Ne pleure pas. Tu fais de la peine à maman. Tu sais, ta mère doit se reposer parce qu'elle va acheter un petit frère ou une petite sœur. Préfères-tu un frère ou une p'tite sœur ? »

« Va avec les autres enfants, me dit ma mère en me détachant de sa jambe. Tu es grand maintenant. Tu dois apprendre à rester seul. »

Chaque mot de ma mère était une trahison, chaque mot de la vieille sœur, une lointaine menace. Une autre sœur, noire comme la première, vint m'éloigner de ma mère et me porta dans la grande salle où les autres enfants couraient, criaient, riaient comme des robots mal ajustés. Je me précipitai à la fenêtre pour regarder ma mère s'éloigner. Je doublai mes cris, frappai mes paumes et ma tête contre la vitre. J'étais prisonnier dans une maison d'ogres.

On m'a dit que le premier mois fut un calvaire pour ma mère, que je ne mangeais pas ma soupe, que je ne dormais pas l'après-midi, que j'étais le seul garçon qui pleurait... J'étais probablement aussi le seul enfant auquel une mère suffisait, le seul qui n'avait pas besoin d'amis.

*Dix ans.* Depuis trois semaines j'attendais son arrivée. Mon grand-père n'arrêtait pas de se moquer. « Ta maman va arriver et tu l'entendras crier dès qu'elle arrive à Fénile<sup>2</sup>. Pas besoin de commencer à te préparer. Regarde Mario, lui il est plus jeune que toi mais il n'attend pas comme toi. Lui, il est déjà un homme. » Les jours étaient lents, lents comme les vaches qui marchaient toujours au ralenti — les rares fois qu'à coups de bâton je les faisais trotter ça ne durait pas longtemps car la *reine* allait bousculer mon grand-père qui menaçait de ne pas me faire dormir dans la hutte. *Iiiiiivaaaaan. Iiiiiivaaaaannnn.* Je jetai le bâton. Je courus, aveugle, vers cette voix aiguë sur un fond de velours *Iiiiiivaaaaaaaaaaaaan.* Je ne répondai pas. Je courais muet vers son cri *Iiiiiiiivaaaaaaaaaaaaan.*

---

<sup>2</sup> Hameau à une heure de marche de l'alpage.

Je courais, je courais. Je tombai dans ses bras en sautant le ruisseau de la roche creuse. Le parfum de son corps, la douceur de ses bras, la force de son étreinte me portèrent là où le bonheur ne s'oublie plus.

*Dix-sept ans.*

« Vous savez madame, ils sont encore jeunes. C'est dangereux d'aller jusqu'en Suède en auto-stop. Ne pensez-vous pas qu'il serait mieux de leur dire d'attendre une année encore ? » Ma mère considéra la mère de Fabio comme on considère quelqu'un qui, après un accident cérébro-vasculaire, sans avoir complètement récupéré ses facultés mnésiques, s'efforce de retracer ses souvenirs d'enfance. Elle se tourna vers moi avec son regard qui n'admettait pas de tergiversation. « Te sens-tu prêt ? », me demanda-t-elle. Je lui répondis que oui, en la regardant dans les yeux, comme on regarde une mère qui n'a jamais douté de soi. Elle se tourna vers l'autre mère : « Pour moi, ils peuvent partir. »

*Trente trois ans.*

- Je déménage au Canada.
- Pourquoi ?
- Je veux changer.
- T'es jamais content.

*Cinquante deux ans.*

Parfois comme à trois ans j'ai envie de crier, parfois comme à dix je rêve d'étreintes, d'autres, comme à trente trois ans, j'aime quand on me comprend sans que j'explique. Tous les jours j'avance un peu plus sa vie.

**24 mai 2001. Incapable.** Je ne peux pas ouvrir un livre avant de l'acheter. Ouvrir un nouveau livre est un acte si intime que je suis incapable de le faire dans des lieux publics où, à tout moment, des regards inconnus

pourraient guigner les ébats soyeux des pages. C'est un rapport à deux qui, surtout dans les premiers moments, peut être gâché par la moindre contrariété. C'est une question de confiance réciproque : il nous fait confiance et il ne doute pas que nous le prenions pour l'écouter même si les premières caresses sont équivoques ; nous lui faisons confiance et nous sommes presque sûrs qu'il n'ira pas crier aux quatre vents que nous n'avons rien compris, que notre sensibilité est encore trop pauvre. C'est dans cette atmosphère de confiance qu'il nous montre ses recoins les plus intimes, qu'il perd toute pudeur, qu'il se laisse aller. Mais cette confiance est délicate comme le regard des roses. La naissance dans une famille monoparentale<sup>3</sup> marque l'enfance de tous les livres et leur donne une sensibilité qui se transforme facilement en sensiblerie : ils se froissent au moindre écart et ils ont besoin de mains charitables pour traverser, sans trop de souffrance, l'enfance. Ils ont souvent plus de confiance en autrui qu'en eux-mêmes, ce qui est bien naturel si on pense que, bien avant qu'ils aient pu se faire les os, ils sont vendus, dans le bordel de la critique, à des vieux dégueulasses qui enfoncent leurs envies les plus sordides dans les tendres plaies des mots. Ouvrir un livre avant de l'acheter est, pour moi, bien plus vulgaire et de mauvais goût qu'ouvrir la braguette du libraire ou patiner les seins de la libraire. Le livre a besoin de regards doux, d'ouvertures lentes, pour se sentir unique dans un monde où le clonage est la norme depuis l'invention de l'imprimerie. Le jour où l'on clonera les humains, ceux-ci pourront comprendre le drame qui se joue dans les pages des livres qui ne naissent jamais uniques. Malheureusement un tel

---

<sup>3</sup> Ceux qui ont plus qu'un auteur ne sont pas nécessairement plus forts même s'ils savent afficher une certaine indifférence.

respect du livre n'est pas toujours l'idéal, ni pour le portefeuille ni pour l'acidité de votre estomac. Il arrive donc que vous rameniez chez vous une vraie vipère qui, malgré toutes vos attentions, vous couvre d'injures après s'être plainte de son terrible malheur, de la méchanceté et de l'incompréhension qui dominent le monde...

« Sois plus prudent ! », me dit souvent ma femme, mais je suis incapable de suivre ses conseils : moi — d'habitude si raisonnable — je ne peux pas l'être devant des paroles qui s'offrent sans défense aux regards de n'importe quel malotru qui a assez de fric pour les acheter ou assez de lavage de cerveau pour aller les consulter dans une bibliothèque. L'autre jour, par exemple, je suis rentré à la maison avec deux vieilles putes édentées et puantes qui faisait la moue comme des fillettes de douze ans : *Les lolitas* et *Poupées*.

**25 mai 2001** *Les lolitas*<sup>4</sup> est une anthologie de courts textes d'auteurs très connus, présentée par un soi-disant citoyen suisse, colonel dans les services secrets, qui « désire garder l'anonymat », autour du thème des nymphettes — des *Lolitas*. Je connais trop bien la Suisse, les colonels et les services secrets pour croire qu'un colonel des services secrets suisses ait pu créer une anthologie à tel point décousue et avec des présentations d'auteurs qui semblent tirées de compositions de mauvais élèves de l'école secondaire. Personne n'aurait pu avoir le courage de chercher un éditeur pour cette purée de clichés insipide : j'avance donc l'hypothèse que c'est l'éditeur lui-même qui a conçu et présenté cette anthologie qui emploie de gros canons — Ronsard, Hugo, Zola, Mallarmé, Verlaine, Proust... — pour faire rire les mouches. Voici, à titre

---

<sup>4</sup> *Les lolitas*, Librio, 2001.

d'exemple, la présentation de Hugo : « *Faut-il présenter cette banque<sup>5</sup> centrale de notre littérature ? Rien [...] n'a échappé au génie protéiforme du grand manitou du romantisme* » et celle de Proust : « *Il est auteur d'une œuvre monumentale conçue comme une formidable cathédrale autobiographique.* » OK, ce sont des présentations inutiles et fades mais, avec ces classiques dans la manche, comment ne pas tirer un mélange de qualité ? Eh bien, on peut réussir l'exploit ! Notre éditeur caché derrière un uniforme n'est même pas capable de choisir les textes. Dans l'œuvre de Victor Hugo, par exemple, il va chercher un poème qui non seulement n'a rien à faire avec les *lolitas* mais n'est même pas intéressant en soi. Un poème qui parle d'un enfant de douze ans amoureux d'une fille de seize :

*Elle m'aimait, Je l'aimais. Nous étions  
Deux purs enfants, deux parfums, deux rayons,  
[...]  
Jeunes amours si vite épanouies !*

Et pourtant, dans l'introduction, notre faux colonel parle de : « La charge érotique et poétique représentée par les nymphettes, par son corps pubescent où se lisent tous les phantasmes » — un colonel suisse, plus probablement, aurait écrit : *où s'enlisent tous les phantasmes*. Que dire de Proust, qui nous offre un passage de ses jeunes filles en fleur qui n'ont aucun rapport avec la nymphette de Nabokov ? Notre colonel a dû lire juste le titre, autrement il aurait compris que Proust était fasciné par les lolitas comme Che Guevara l'était par la méditation *New Age*. Et le passage de Mallarmé, ce « *poète français, admirateur de Baudelaire, de Verlaine et de Rimbaud* », a-t-il été bien choisi ? Non. *La*

---

<sup>5</sup> Voici le mot qui trahit l'auteur de ce collage sans queues : le jeune (ou la jeune) qui se cache derrière l'anonymat a voulu souligner de manière trop évidente la suissitude de l'auteur.

*Petite laveuse blonde*, est un poème qu'il a écrit à dix sept ans et qui est loin des « *résonances intemporelles de ses oeuvres mûres* » :

*Ô laveuse blonde et mignonne*  
(...)  
*Tu ris au soleil du rivage*  
*Qui d'un traître rayon brunit*  
*Ta gorge entr'ouvrant ton corsage*  
*Comme ramier sort de son nid.*

A-t-il bien choisi le texte de Casanova ? Non. Mais il faut admettre que, dans ce cas-là, c'était vraiment impossible. Alors pourquoi a-t-il pris Casanova ? Sans doute parce qu'il en a entendu parler dans son faux cercle d'officiers.

**26 mai 2001** *Poupées*<sup>6</sup>. « *L'ourlet de ta robe est décousu, Aline* », dit la sœur du personnage principal à la fin du premier paragraphe du livre. Dans le deuxième paragraphe, Aline commente ainsi la phrase que sa sœur vient de lui dire : « *C'est pourtant la phrase parfaitement anodine mais qui me pénètre comme la pointe d'un ciseau, me déchire la peau, remue dans la plaie avec un bruit d'os broyé effrité* ». Si vous n'êtes pas un maniaque, ce commencement suffit pour vous faire jeter le livre sur une tablette en attente de la prochaine vente de garage. J'en ai eu la tentation, mais j'ai résisté. « C'est un début maladroit, fais-lui confiance », je me suis dit. J'ai donc commencé à le feuilleter, avec tendresse, en espérant trouver un paragraphe ou une simple phrase qui démontrât qu'on peut obtenir un ensemble décent même si le début est catastrophique. « *Marc m'ouvre la porte en peignoir ; il fait peigne à voir.* » Aïe ! Aïe, Aïe ! Continuons : « *Je porte une transparence en voile de tulle,*

---

<sup>6</sup> Jones-Gorlin Nicolas, *Poupées*, Gallimard 2000.

*sous laquelle je suis nue, nulle. Nikô me dit de me caresser. Je le fais. J'entre sous la transparence où je me transcaresse* ». Décidément il me les transcasse ! Encore une tentative : « *À l'écran, les yeux de Coyote se brisent, le générique défile, et quand je pars Marc psychoyote au fond du canapé.* ». Je feuillette, je feuillette... platitudes, platitudes... érotisme de haut étage, pauvreté dans le langage et jeux de mots sans charme. M. Jones-Gorlin, priez Ducharme pour qu'il vous donne quelques conseils pour ne plus écrire de livres pareils.

P.S.

Je dois confesser que j'ai acheté ce roman parce qu'il était à cinq dollars. Toutes les fois que je veux épargner, je le paye cher.

**2 juin 2001** *Kamikaze*. Je crois qu'il fut un temps, un temps très court, quand j'avais dix sept ou dix-huit ans, où je considérais les kamikazes comme des héros. Leurs idéaux, leur courage, leur indifférence à la mort... Aujourd'hui, je suis incapable de voir les suicidaires palestiniens comme des héros et pas parce que je considère que leur cause n'est pas valable — le fait que leur cause soit « juste » me les fait encore moins apprécier. Je pourrais, par contre, « apprécier », du point de vue politique, des Taliban suicidaires car ils me donneraient la Nième confirmation de la sauvagerie du religieux. Le héros risque *seulement* sa vie. Une action accomplie dans la certitude de la mort relève d'une foi dans une vérité qui dépasse la vie, qui dépasse la seule chose qui ait un sens. Une vérité qui est vraiment fausse, complètement fausse. Pour évaluer si j'ai de la considération pour les autres j'emploie souvent un mécanisme très simple : je me demande si j'aimerais qu'ils soient responsables de la moindre chose qui me concerne ou qui concerne mes

amis ou qui concerne n'importe quoi au-delà d'eux-mêmes. Eh bien, je déconsidère tellement les contempteurs de la vie que je préfère que le président des États-Unis soit un gai luron comme Clinton plutôt qu'un « fou de dieu » comme Bush. Les suicidaires palestiniens, l'actuel président américain, Sharon, les Taliban, Jean Paul II... partagent une vision de la vie comme un court passage vers les cieux — où j'espère ne jamais les rencontrer ! — ce qui devrait nous faire réfléchir avant d'avoir n'importe quel mouvement de sympathie à leur égard. Je dois vous confesser, dans la même foulée, que je préfère même Berlusconi à cette bande de fous, de Dieu.